

« Une diminution drastique du temps de travail considéré comme « normal », et le découplage, à travers le revenu garanti prôné par André Gorz et d'autres, du travail et des moyens de subsistance, permettrait de réoxygéner nos existences asphyxiées, de remettre du sens et du plaisir dans tout ce que le mode de vie dominant transforme en simulacres absurdes, en corvées exaspérantes, en ébauches vite avortées. Pour l'heure, la place prise par le travail rémunéré, à la fois en heures d'horloge et dans les têtes, oblige à tasser dans ses interstices une foule d'occupations et d'aspirations qui auraient besoin de bien plus de temps pour s'accomplir ou s'épanouir, et condamne les travailleurs à une vie perpétuellement diminuée, amputée.

Ils ont conscience de ce renoncement, de cette spoliation ; mais, au lieu d'en faire une force contestataire, constructive, ils l'expriment le plus souvent sur un mode négatif. Une femme qui avait pendant plusieurs années tenu des chambres d'hôte m'expliquait un jour pourquoi elle avait décidé d'arrêter : elle ne supportait plus les caprices des clients, ni leur agressivité dès lors que tout n'était pas aussi parfait qu'ils l'exigeaient. Leurs quelques jours de vacances étaient à ce point surinvestis d'attentes, ils étaient censés les dédommager de tant de frustrations, que cela les rendait odieux.

C'est le problème du temps libre, quand il doit s'arracher à un agenda surencombré : obéissant à une logique mystérieuse, il se montre bien plus rétif, bien moins facile à rentabiliser, à dompter, à uniformiser, à rendre maniable et prévisible que le temps travaillé. Thierry Fabre pointe cette tendance de l'homme occidental à vouloir « plier le monde sous l'empire de sa seule volonté », y compris dans son rapport au temps ; dans son orgueil, il « abolit toutes les limites et bouleverse l'ordre du temps, le temps du sablier comme le temps climatique ». La pollution du temps serait-elle l'autre dimension, dramatiquement négligée, celle-là, du désastre écologique produit par le modèle occidental ? »

Mona Chollet, *Struggle for time*, sur le site *Périphéries* *

« Des spots publicitaires, des articles dans les journaux ont étalé les avantages qu'auraient les entreprises à s'installer dans les prisons, sans s'attarder sur les conditions de travail et les salaires.

Une société française de sellerie, Forestier, a décidé de relocaliser en France huit emplois dans un centre de détention de Charente-Maritime. L'entreprise a choisi de rapatrier des emplois délocalisés en Inde « pour avoir un œil direct sur la production de certaines pièces », selon Axel Bourdin et Jean-Philippe Jardin, respectivement directeur général et président de la société. « En Inde, nous avons des problèmes de copie, de surconsommation de cuir, de confiance en général », ont précisé les deux

responsables. “Nous avons donc décidé de rapatrier ce travail et de le proposer aux détenus de Bédemac, à une soixantaine de kilomètres de nos usines”, ont-ils ajouté. “Nous avons formé les prisonniers, qui se sont pris au jeu et fournissent un travail à la tâche de qualité, pour des coûts proches de ceux enregistrés en Inde. Tous se passe dans la plus grande confiance car nos ouvriers de la prison ont accès à tous les outils de sellier, dont certains sont tranchants comme des rasoirs”, ont-ils souligné.

“Un local gratuit, respectant toutes les normes, tout équipé en eau, gaz et électricité, une main d’œuvre payée au minimum 3,78 euros bruts de l’heure.” Normalement ça ne se refuse pas ! “Sans compter que le local est accessible aux poids lourds et que l’encadrement des détenus travailleurs est assuré par le personnel pénitentiaire.” Et pourtant, ça ne se bouscule pas au portillon. Le directeur Jacques Paris et la directrice de détention Magali Colombi ont même permis aux prisonniers de réaliser une jolie plaquette sur papier glacé pour publiciser cette offre commerciale. Airbus a répondu présent à la prison de Druguignan : “nous avons implanté cette première base et nous envisageons d’aller encore plus loin avec du travail sur des petites pièces d’assemblage pour Airbus. Nous avons été très aidés par l’administration pénitentiaire. Malgré la distance, qui nous pénalise un peu, nous n’y voyons que des avantages en matière de flexibilité, mais aussi en terme de coûts, puisqu’on a de meilleurs coûts que si nous faisons appel à une main d’œuvre chinoise.” »

*L’envolée n°22, février 2008 ***

« Une employée de banque est assassinée par l’un de ces clients, un tout jeune homme. La radio nous apprend qu’il y avait eu de la dispute entre eux, notamment au téléphone. Les employés, nous dit-on, ont souvent à affronter l’agressivité des clients, ils sont même formés à la supporter. Là, j’enrage. J’enrage comme client d’une banque, j’enrage parce que je connais la formation comme ma poche. C’est tellement plus compliqué ! Pauvre femme, pauvre garçon ! Sait-on ce que sont ces séances de formation, en tout point aimables, certes, et conviviales, et séduisantes ? L’apprentissage de la guerre. Les salariés, sans toujours s’en rendre compte, en sortent armés de la violence que les humbles redoutent le plus : la violence du miroir, du miroir parfaitement poli, la violence de l’indifférence glaciale, de la patience affectée, de la courtoisie exhibée, de la gentillesse affectée, la violence de la répétition, la violence du mur aimable qui a toujours raison ; c’est cette panoplie qu’ils déploieront durant les entretiens ou, mieux encore, au téléphone, sous le contrôle de l’appareil qui enregistre « pour garantir la sécurité et la confidentialité de l’entretien ». Jamais je n’aurais accepté ce genre de formation. Faites ça vous-même. J’imagine ce jeune homme. On ne l’a pas formé, lui. Il s’y prend mal, peut-être ne sait-il pas trop s’expliquer. Et s’il est déjà fragile, un peu violent ? Si des ennuis d’argent le terrifient ? Il demande l’impossible, probablement : l’impossible, c’est qu’on l’écoute. Le statut de mécanique soignée imposé à son interlocutrice le surprend, le trouble, l’affole, le rend furieux. Ce n’est pas ainsi que lui parlent les filles dans la vie, elles sont simples, elles

sont proches, même quand elles disent non. Il se sent méprisé, humilié. Impuissant. Impuissant devant cette femme revêtue, malgré elle, de son effrayante armure bancaire. Et elle, que peut-elle faire pour supporter ce client impossible ? Quoi d'autre, la malheureuse, que de répéter sa leçon ? L'angoisse la gagne, la lassitude, la crainte de laisser monter sa colère, sa détresse, de perdre les nerfs. Elle voudrait être gentille avec ce pauvre mec, bien sûr, ça la tue de jouer les vaches distinguées, ça la tue de parler comme ça. Alors elle en remet, la pauvre, elle se reverse un autre verre de cynisme. C'est que le patron n'est pas loin, ou que la saleté de machine enregistre, enregistre, enregistre. Tout va se savoir, son emploi est en jeu. La suite, la fin, je ne sais pas. Une jeune femme est morte, un jeune homme l'a tuée. On les a fracassés l'un contre l'autre. L'effrayante limite de la justice, c'est de n'entrer au théâtre de la vie que pour le dernier acte : puisse-t-elle être modeste, puisse-t-elle sentir ce qui lui échappe ; sa grandeur est là, non pas dans les éclats de voix, non pas dans l'indignation tartinée. Et puissent les autres, ceux qui connaissent le début, avoir au moins le courage d'ouvrir les yeux et la bouche. En deçà de ce courage, on n'est rien : on consomme et on vote. »

Jean Sur, *Le Marché (XLI)* : Allons-y !, sur le site *Résurgences* ***

« Autrefois, j'avais trop le respect de la nature. Je me mettais devant les choses et les paysages et je les laissais faire.

Fini, maintenant *j'interviendrai*.

J'étais donc à Honfleur et je m'y ennuyais. Alors résolument, j'y mis du chameau. Cela ne paraît pas fort indiqué. N'importe, c'était mon idée. D'ailleurs, je la mis à exécution avec la plus grande prudence. Je les introduisis d'abord les jours de grande affluence, le samedi sur la place du Marché. L'encombrement devint indescriptible et les touristes disaient : " Ah ! ce que ça pue ! Sont-ils sales les gens d'ici ! "

L'odeur gagna le port et se mit à terrasser celle de la crevette. On sortait de la foule plein de poussières et de poils d'on ne savait quoi. Et la nuit, il fallait entendre les coups de pattes des chameaux quand ils essayaient de franchir les écluses , gong ! gong ! sur le métal et les madriers !

L'envahissement par les chameaux se fit avec suite et sûreté.

On commençait à voir les Honfleurais loucher à chaque instant avec ce regard soupçonneux spécial aux chameliers, quand ils inspectent leur caravane pour voir si rien ne manque et si on peut continuer à faire route ; mais je dus quitter Honfleur le quatrième jour.

J'avais lancé également un train de voyageurs. Il partait à toute allure de la Grand-Place, et résolument s'avançait sur la mer sans s'inquiéter de la lourdeur du matériel ; il filait en avant, sauvé par la foi.

Domage que j'aie dû m'en aller, mais je doute fort que le calme renaisse tout de suite en cette petite ville de pêcheurs de crevettes et de moules. »

Henri Michaux, *Mes propriétés*

« Ma mère avait peur des gens qui avaient des fonctions publiques, des fonctionnaires, des trésoriers, des huissiers, des douaniers, de tous ceux dont la vie était de faire respecter la loi. Toujours fautive avec cette incurable mentalité du pauvre. Elle n'en est jamais tout à fait sortie. Je suis sortie de cette peur de ma mère avec les oraux des examens. Après chaque oral réussi j'avais le sentiment d'un progrès sur la pauvreté endémique de la famille. La parole chanceuse. Il en était comme d'une confrontation entre mon corps et le corps social qui était là pour me perdre. Les chanteurs, les acteurs doivent vivre la même partie avec le public. Les gens qui payent pour vous entendre chanter ou parler sont des ennemis qu'il vous faudra "avoir" pour vous pouvoir vivre. Quand ça vous est arrivé une fois, de dominer la parole, d'emporter la salle avec vous, ça vous arrive tout le temps ensuite. On prétend se faire un devoir de ne pas décevoir ces gens qui se sont déplacés pour vous entendre. Mais c'est un peu plus que ça, ça déborde un peu sur le meurtre de celui qui vient vous juger. »

Marguerite Duras, *La vie matérielle*

« L'esprit, lui, naît à force d'imiter l'esprit et il faut qu'un écrivain fasse semblant de l'être pour finir par devenir un écrivain.

Je les ai connus, ces "écrivains"-là, pour la plupart des êtres d'une intelligence moyenne, d'horizons plutôt étroits.

Ces gens n'ignoraient rien des qualités qui font un écrivain "authentique", "profond", "constructif", aussi s'empressaient-ils de remplir tous ces postulats ; ils avaient pourtant bien de la gêne à jouer ce jeu, sachant parfaitement que ce n'était pas leur "profondeur sublime" qui les poussait à écrire, mais que, bien au contraire, ils creusaient eux-mêmes ces "profondeurs" afin de devenir des écrivains. Voilà le secret de ce subtil chantage à la valeur.

Des écrivains ! Voilà le hic ! on avait à faire à des écrivains qui pour rien au monde n'acceptaient de ne pas l'être : prêts à tous les sacrifices, jusqu'aux plus héroïques, pour se maintenir comme écrivains.

Je me garderai bien, pour ma part, d'affirmer que, soumis aux mêmes épreuves et aux mêmes pressions que mes collègues, je n'aurais pas sombré dans une faillite analogue, et je considère la chose comme hautement vraisemblable ; cependant, étant plus sincère avec moi-même, et n'ayant pas comme eux plein la bouche de "valeurs absolues", j'aurais juste évité de faire l'idiot. »

Witold Grombowicz, *Journal*, relevé sur le net

« L'universel, c'est le local moins les murs. »

Michel Torga

* Site de Mona Chollet : <http://www.peripheries.net>

** Site du journal *L'envolée* : <http://lejournalenvolee.free.fr>

*** Site de Jean Sur : <http://pagesperso-orange.fr/js.resurgences/index.htm>